

LE MONDE

Au Centre Pompidou, une contre-histoire de l'art

LE MONDE | 17.07.2014 à 11h40 • Mis à jour le 18.07.2014 à 10h35 | Par Philippe Dagen



Selon un principe que pratiquent nombre d'institutions homologues – le MoMA à New York ou la Tate Modern à Londres –, le Musée national d'art moderne compose une nouvelle présentation de ses collections à peu près tous les deux ans. Deux, en fait : celle des collections « historiques » au 5^e étage et celle des trois dernières décennies au 4^e. Depuis octobre 2013 et jusqu'en janvier 2015, il y a donc « Modernités plurielles » en haut. En dessous vient d'être installé, pour un an et demi, l'accrochage sobrement nommé « Une histoire, art, architecture, design : des années 1980 à nos jours », conçu et dirigé par Christine Macel. On y compte plus de 400 œuvres d'un peu moins de 200 créateurs.

NOUVELLE GÉOGRAPHIE, NOUVEAU MONDE

L'exercice est difficile. Il impose de composer avec des données générales et d'autres particulières. Les générales, c'est tout ce qui s'est passé durant la période considérée : la création plastique et architecturale dans son ensemble, en premier lieu, les débats théoriques et critiques, mais aussi, déterminantes, les situations historiques, économiques, religieuses, sociales.

Il s'agit de rien de moins que de l'effondrement de l'empire soviétique, de la guerre dans les Balkans, au Proche-Orient et en Afrique, de l'apparition de nouvelles puissances industrielles, des révolutions du numérique et des réseaux : nouvelle géographie, nouveau monde. Que les arts n'en soient pas affectés serait surprenant et inquiétant, car cela signifierait qu'ils vivent dans un passé dont ils ne veulent ou ne savent plus sortir. Cette évidence est le point de départ d'« Une histoire ».

Reste à la rendre sensible et visible. Dans un livre, dans une exposition, c'est possible. On emprunte, on illustre. Pour « Une histoire », il fallait procéder avec les collections du musée, qui sont le produit de décisions collectives et dépendent donc des budgets d'acquisition alloués au musée, même si des dons viennent enrichir aussi les fonds.

CÉLÉBRATION DÉLIBÉRÉMENT OUTRANCIÈRE

Dans sa préface au catalogue, Christine Macel en vient vite à « *l'envolée des prix* » après 1990, et jusqu'à aujourd'hui : « *Derrière Warhol et Jean-Michel Basquiat, les artistes Damien Hirst, Jeff Koons ou encore Richard Prince font figures de grands gagnants des récentes ventes, tandis que les peintres Peter Doig, Martin Kippenberger, Gerhard Richter et Christopher Wool tiennent également le haut du pavé.* » La plupart d'entre eux ne figurent pas dans « Une histoire », parce que le musée ne peut pas les acheter : trop chers.

Pour certains – Hirst, Doig, Wool –, on s'en console sans peine. Pour d'autres, c'est plus gênant : on ne peut comprendre l'évolution récente de la peinture sans Kippenberger et ses hybridations hétéroclites. Prince, Koons, mais aussi Murakami sont exemplaires de la forme actuelle du pop art, célébration délibérément outrancière d'un monde qui ne pense que flux financiers, plus-values, luxe. Ils inscrivent ces faits, que l'on peut haïr, dans des formes explicites et symboliques que l'on ne peut ignorer.

« Une histoire » ne se veut donc pas une anthologie des célébrités récentes – les visiteurs pourraient être déçus sur ce point – mais plutôt une contre-histoire, hostile à ce que le marché impose comme les valeurs d'aujourd'hui. Le ton est donné dès l'entrée : Pascale Marthine Tayou, Chen Zhen, Maurizio Cattelan et Hans Haacke, quatre satires de la mondialisation et de ses mensonges. Chen Zhen et Tayou rappellent que l'incompréhension entre les peuples est la règle, Haacke que la culture est manipulée par les intérêts commerciaux, et Cattelan que tout finira par la destruction.

A quelques pas, un paysage d'Erik Bulatov dépeint le parc d'une maison de retraite pour révolutionnaires épuisés. Ce dispositif a trois qualités majeures : il rend hommage à cinq grands artistes, il est intellectuellement cohérent et affirme que tous les modes matériels d'expression peuvent servir, du néon à l'objet et à la toile.

ÉCUME DURCIE DES ANNÉES 1980

Il a aussi un défaut. Il faudrait que ce qui suit soit aussi nécessaire et démonstratif. Ce qui suit, c'est une quinzaine de chapitres aux titres simples : « L'artiste comme historien », « L'artiste comme archiviste », « L'artiste comme documentariste », etc. Plusieurs, dont tout particulièrement ceux que l'on vient de citer, sont très réussis. L'espace qui réunit **Frédéric Bruly Bouabré**, Walid Raad et Hassan Darsi est exemplaire de cette méthode.

D'autres sections sont moins convaincantes. Parce que certaines questions intéressent plus Christine Macel que d'autres ? Parce que certains artistes ont été mieux achetés que d'autres et que d'autres encore ne l'ont pas été ? Ou parce qu'il suffit de peu, de dix ans parfois, pour glisser vers le démodé ?

Les trois raisons opèrent, alternativement ou simultanément, dans des salles un peu mornes ou déjà presque désuètes. Meubles et projets de designers apparaissent ainsi trop souvent comme des vestiges d'autrefois, du temps des courbes molles, de Philippe Starck et de Jean-Paul Goude, par exemple – écume durcie des années 1980. Il est du devoir de l'Histoire d'enregistrer, à leur date d'apparition, ces élégants fossiles. Mais en faut-il tant ? Faut-il une salle pour le « radicalisme » d'abstractions géométriques produites soixante ans après Mondrian et trente ans après l'op art ?

NOTION FLOTTANTE DE POSTMODERNISME

Il y a eu, en peinture, dans les années 1960-1970, des œuvres bien plus significatives : celles de Baselitz, Polke, Lüpertz, Richter au premier rang, avec l'Allemagne et la mémoire de la guerre pour sujet. Les débats sur la notion flottante de postmodernisme ne sont pas même mentionnés, alors qu'ils ont été le bruit de fond des années 1980.

On ne comprend pas mieux l'absence d'un chapitre consacré à ce que l'on appelle les années sida, avant de vérifier que le musée n'a ni le grand tableau de Keith Haring ni les tirages de Robert Mapplethorpe qui seraient nécessaires. Les commissions d'achat n'auraient-elles pas été puritaines ? On se le demande aussi face à la brièveté du chapitre consacré au corps, avec Sophie Ristelhueber et Sarah Lucas, mais sans Cindy Sherman ou Tracy Emin.

Et, du reste, un chapitre consacré à l'émergence des artistes de sexe féminin s'imposait en tant que tel, car c'est une des données majeures de l'époque. D'autres absences s'expliquent sans doute par la crainte de paraître redondant. Ainsi, après l'exposition de Bertrand Lavier en 2012, n'y a-t-il pas de Lavier dans le parcours, de sorte que le chapitre de l'objet paraît incomplet.

Incomplète aussi, la section consacrée au surgissement des artistes africains. **Bouabré**, El Anatsui, Samuel Fosso, **Gonçalo Mabunda** sont là, mais ni Romuald Hazoumé, ni Yinka Shonibare, ni bien d'autres qui mettent en sculptures l'acculturation, l'exotisme, la mémoire des colonisations. Toujours la même raison : ils ne sont pas dans la collection. Ce sera, il faut le souhaiter, une des conséquences heureuses d'« Une histoire » : par ses absences, elle suggère ce que le musée devrait acquérir sans trop tarder, avant que ces artistes ne deviennent à leur tour inaccessibles.

En savoir plus sur [http:](http://www.lemonde.fr/culture/article/2014/07/17/au-centre-pompidou-une-contre-histoire-de-l-art_4458222_3246.html#RC0c1z3mPa25A9i6.99)

www.lemonde.fr/culture/article/2014/07/17/au-centre-pompidou-une-contre-histoire-de-l-art_4458222_3246.html#RC0c1z3mPa25A9i6.99